

1

J'imagine la tête des habitants de Saromain quand ils ont vu débarquer les premiers Italiens. Je l'imagine d'autant plus facilement que les statistiques sont formelles. Entre l'ouverture de la Verrerie en 1893 et 1920, la population du village a quasiment doublé. Le gros bourg agricole, qui comptait jusque là moins de mille âmes, a vu arriver par vagues successives des hommes au poil dru et noir, des femmes bariolées portant un foulard sur la tête, des jeunes dépenaillés et noirsauds, des enfants à la mamelle, tous jactant un drôle de baragouin. Je le dis avec d'autant plus d'amusement que mes grands-parents faisaient partie de cette tribu jacassante. Il y avait bien dans le tas une poignée d'Espagnols, mais ils étaient un peu plus dispersés. Alors on a fini par les oublier.

Pour bien comprendre le choc qu'ont ressenti les Français, il faut revenir en arrière, voyager dans le temps. Depuis plus de mille ans, Saromain vivait amoureusement lové autour d'une butte basaltique sur laquelle s'élevait un prieuré fondé par un certain Aldebertus, dont le nom subsistait gravé dans la pierre. Protégée par une triple enceinte de murailles, par les quatre cloches

du prieuré dont « la grosse cloche » qui passait pour « écarter remarquablement les nuages et préserver le pays de la grêle », par les prières incessantes des prêtres, la « ville neuve » comme on l'avait d'abord appelée continuait sa vie avec pour seul horizon les prés et les champs.

Si l'on excepte les faibles récoltes dues au mauvais temps, la peste de 1348 qui avait épargné seulement trois habitants, les méfaits des bandes armées (« Correcteurs du clergé », « Mange bacon », « Croquants et Retordeurs ») qui avaient détruit deux enceintes de murailles, si l'on excepte les exactions des Protestants qui avaient volé les reliques de saint Romain déposées dans la crypte, puis les exactions des Catholiques pour protester des exactions des Protestants, la vie suivait un cours plutôt monotone. Seule la cloche rescapée, sauvée des pillards par un dénommé Cessieux qui avait eu l'idée judicieuse de l'enterrer dans son jardin, interrompait le silence, rappelait la continuité des siècles, la vanité du monde. Puis les gens reprenaient leur sommeil millénaire.

La dernière fois où la vie de Saromain avait été quelque peu perturbée, c'est quand on avait creusé dix ans plus tôt un canal pour irriguer les champs. Le paysage avait été coupé en deux. Une première fêlure. Il avait fallu construire des ponts pour que les vaches puissent aller d'un pré à l'autre autrement qu'à la nage. Depuis, les habitants avaient pris l'habitude de regarder l'eau qui passe. On ne pouvait plus empêcher les rêves de prendre parfois le large, d'imaginer de l'ailleurs. Mais enfin, le

village s'était assoupi à nouveau jusqu'à ce que Paul Laurent, un jeune ambitieux pris par cette fièvre du verre qui sévissait alors, décide d'installer sa propre usine de bouteilles et de bonbonnes au milieu des prés et des vaches. Du jour au lendemain, la Belle au bois dormant s'est réveillée, non pas sous le baiser d'un Prince Charmant mais en entendant vociférer une tribu d'Italiens qui venait de descendre du train.

2

Les Français ont vu l'antique village se détricoter peu à peu. D'abord, il y avait cette verrerie qui venait d'absorber plusieurs hectares de bonnes terres et absorbait maintenant le ciel. Il y avait ce mur noir qui partait du pont du canal jusqu'à l'entrée du bourg ancien, bouchait l'horizon, rendait le village hémiplégique ou presque. C'est derrière ce mur noir, grumeleux, fait de scories de charbon sorties des entrailles même des fours, que les ouvriers disparaissaient avec leur casquette, leur sac et leur gamelle, matin, midi et soir, avalés comme par l'Enfer. C'est derrière ce mur que les enfants des paysans du coin ne manqueraient pas d'être avalés à leur tour, un jour, bientôt peut-être, quand la ferme ne fournirait plus de quoi vivre. Oui, l'usine était une menace. Elle allait tout transformer. Il y aurait un avant et un après, un âge d'or irrémédiablement révolu.

Déjà, il y avait le son strident, interminable, de la sirène qui vrillait les tympanes, déchirait le silence, rappelait que le temps n'appartenait plus aux habitants mais au propriétaire de l'usine. Désormais, les chants des oiseaux et des coqs étaient devenus des bruits superflus. Ils n'exprimaient plus la véritable

mesure du temps humain. Même le soleil ne voulait plus rien dire, puisque l'usine tournait nuit et jour. Et puis, il y a eu ces bâtiments que la Verrerie a fini par construire pour abriter cette population nouvelle qui se reproduisait plus vite que les lapins. C'est d'ailleurs bien pour ça que ces bâtiments ressemblaient à des cages à lapins. Ils étaient fabriqués en mâchefer, noirs et grumeleux comme le mur de l'usine, ce qui fait qu'ils étaient comme une extension naturelle de la Verrerie devenue un ogre insatiable qui avalait tout : la terre, le ciel et les hommes. Là, les Français ont dû se rendre à l'évidence. La colonisation de leur bourg n'était pas prête de finir. Ils n'avaient pas tort. Car ils ont vu s'édifier ce que les politiques n'avaient pas prévu, ce que les humoristes avaient envisagé mais seulement pour rire : une ville à la campagne. Enfin, une presque ville et déjà une banlieue.

Désormais, le nouveau Saromain était composé de deux entités ennemies, séparées par le canal : le Village originel et la Cité nouvelle. Plus grave. Le cimetière qui autrefois végétait en dehors du bourg, car de même qu'on ne mélange pas les torchons et les serviettes on ne mélange pas les morts et les vivants, s'est retrouvé soudain coincé entre le Village et la Cité. Il n'était plus à l'extérieur désormais. Il était devenu le nouveau centre de gravité de la ville. La journée, on n'y prêtait pas trop attention. Mais dès la nuit tombée, les gens accéléraient le pas, certains se signaient même. Il y avait une ombre comme aspirante qui vous attend, ne vous laisse jamais en paix.